

EMMANUELLE FLEAU- JUDE
Les pieds dans l'eau (mais pas que)

Dans la peinture d'Emmanuelle Jude, les ciels sont bleus et le soleil brille. Sur des fonds praline ou pistache, on y déguste des glaces avec gourmandise. On y prend après un bon bain de mer des douches éternelles. Au-dessus des têtes, les toboggans aquatiques aux couleurs vives dévalent les pentes et nous emportent dans la féerie presque tragique de leur mouvement sans fin.

Dans la peinture d'Emmanuelle Jude, c'est l'été. Le bel été. L'été parfait, tel qu'il ne s'exprime que dans le Sud, en période de vacances.

En été, les journées d'Emmanuelle Jude observent un rituel des plus immuables.

Après une longue nuit de sommeil et une tasse de thé avalée à toute vitesse, elle se prépare et se rend à la plage. Le soleil est presque à son zénith quand elle se met à l'eau, bien décidée à effectuer ses quatre, cinq allers retours jusqu'à la bouée jaune qui oscille au loin sur les flots. C'est qu'il lui faut se défouler, se vider, si elle veut affronter la mobilité de l'après-midi qui l'attend. Son bain pris, elle jette un œil malicieux sur deux, trois baigneurs qui se pâment sous le mince filet d'eau qui s'écoule du pommeau des douches publiques,

puis, rassérénée par la nage et débordante maintenant d'énergie, elle enfourche sa vieille mob et, moteur pétaradant, traverse le village et rejoint l'étroite route des Mas dont le bitume brûle sous les pneus.

Arrivée chez elle, elle avale un morceau, prend une douche, puis commence à rassembler ses affaires qu'elle range dans son sac : une bouteille d'eau, son coussin, les plaques de froid pour résister à la chaleur, ses lunettes, son chapeau... et bien sûr sa boîte de Boules Quies, indispensables pour se préserver des platiitudes échangées par les vacanciers.

L'important pour elle, c'est de quitter Banyuls. D'échapper à l'engourdissement, de résister au farniente qui peut vous écraser - et d'un coup vous anéantir.

Vers 15 heures, elle reprend sa mob, dévale la D914 à toute allure, se moquant du risque et des limitations de vitesse. Destination Collioure, la perle de la Côte Vermeille. Sur place, elle gare son engin, si possible au même endroit. Il ne lui faut alors pas plus de deux minutes pour rejoindre son poste d'observation. A savoir une murette, au pied du château, et surtout à quelques mètres du glacier qui en cette saison ne désemplit pas. Quoi de mieux qu'une glace à l'italienne quand c'est la *Dolce Vita* ! Bien installée sur son coussin, l'appareil photo en main, le bras plié sur son genou pour ne pas attirer l'attention, et être repérée, elle attend. Elle attend le bon moment, le bon sujet. Elle n'a pas oublié cette phrase de Corot : « Il ne faut pas chercher, il faut attendre » et elle a donc tout son temps, ne montre aucun signe d'impatience, même s'il y a des jours où ça tape dur.

Par contre, quand le *bon client* arrive, quand elle sent qu'elle a devant elle un modèle *intéressant*, Clic-Clac, elle déclenche et capture l'image du gourmand ou de la gourmande avec une intense émotion.

Celle-ci s'appelle Mireille, troisième âge sportif, sac à dos en bandoulière et lunettes blanches de *djeune*, la langue lancée vers le caramel beurre salé de son cornet ; celui-ci se nomme Boris, en surcharge pondérale mais canotier sur la tête, mangeant son pot vanille-fraise en marchant ; cet autre, Louis, tatoué de partout, la tête basse et l'air abattu d'avoir déjà fini sa glace, si douce, si agréable au palais...

Les autres encore : Abel, Pierre et Violette ; Gilles, Gérard, Andrew ou encore Paola, coiffée d'un chapeau de cow-boy, un cornet dans chaque main, si sensuelle qu'elle semble en train de souffler dans le mirliton...

Emmanuelle est cernée désormais par les mangeurs de glace - qu'elle ne cesse d'observer, de scruter dans les moindres détails.

L'attitude, les gestes, les mots.

Ça parle pour ne rien dire, ça bavarde : « *Elle est comment ta Vanilles des îles ? Et toi, ton chocolat bio ultra noir ?* »

Il est au taquet bon le cheesecake myrtille ! Ouais, il tue frère. »

Vite les Boules Quies !

Vite appuyer sur le déclencheur, Clic-Clac.

L'après-midi s'achève, l'ombre s'empare peu à peu de la ruelle... La collecte a été bonne aujourd'hui. Les clichés bien sûr, mais aussi les notes griffonnées, les sons, les émotions.

Elle a fait le plein pour l'hiver. Tout ce matériau lui servira pour le travail pictural de l'atelier, quand elle transcrira sur la toile ce que chacune et chacun de ses modèles lui a procuré de curiosité et d'émotion.

Si le grand Maillol avait pour modèle Dina Vierny, et Hyacinthe Rigaud le Roi Soleil, Emmanuelle Jude, elle, a pour modèles... les touristes.

Le vacancier lambda en quête de bon temps et de menus plaisirs.

Mais que l'on se rassure. « Il n'y a pas de mauvais sujet en peinture » affirme-t-elle tranquillement.

On ne peut lui donner tort. Il y a de la bonne ou de la mauvaise peinture, mais il n'y a jamais de mauvais sujet, et dans le cas présent moins que jamais.

Observatrice attentive de la société touristique, ce sont « nos semblables, nos frères », qu'Emmanuelle Jude peint avec la précision de l'ethnologue et la virtuosité des portraitistes des temps anciens.

Ils sont un peu comme des cousins éloignés qu'on ne voit qu'à l'occasion, ces Doucheurs et ces mangeurs de glace, pas totalement familiers, mais pas complètement étrangers non plus.

C'est nous là, sous la douche, la main dans le maillot, se tripotant sans vergogne les parties génitales au vu et au su de tous. Nous encore, lapant sans pudeur nos deux boules de glace en pleine rue. Nous toujours, dans ce camping ou ce parc d'attraction, tout entier emporté dans le tournis du divertissement.

« Âge, carnation, costumes, accessoires ». Elle note tout. Tout fait sens. La casquette comme le choix de la paire de lunettes, le vêtement comme le tatouage.

Ses personnages sont là, ils existent pour de bon, éclatant des couleurs de l'été. « Il faut qu'on sente chacun d'eux vibrer et pour cela, il faut donner la même énergie à chacun, lui mettre autant d'épaisseur qu'il le mérite, le rendre subtil ». On pourrait ajouter : « singulier, unique ». Autrement dit, « universel ».

Comme elle le résume si justement elle-même : « C'est l'éternité noyée dans la masse » qu'on devine à travers ces portraits extraits à la cohorte bigarrée des estivants.

Une éternité à laquelle semblent bien croire ces Doucheurs qui, tête baissée, les paumes tendues vers le ciel, paraissent prier et invoquer quelques dieux invisibles. Peints frontalement, à la manière des primitifs italiens, mais avec une crudité propre à l'hyper-réalisme américain des années 60, ils deviennent - *métamorphosés* par les pinceaux d'Emmanuelle Jude, des sortes d'icônes, les hérauts quelque peu médiocres mais *vivants* de l'ère des loisirs et du tourisme de masse à laquelle nous sommes condamnés.

Les douches, au centre des tableaux, ne se dressent-elle pas dans ces ciels d'un bleu antique comme les colonnes doriques... d'une civilisation condamnée à disparaître ?

Si l'ironie est visible, l'irritation, si ce n'est la colère, elles, sont sous-jacentes.

Emmanuelle Jude connaît bien ce pays. Voilà maintenant plus de vingt cinq ans qu'elle y vit avec son mari, originaire des lieux et artiste lui-même. Ensemble, ils ont aménagé un mas niché en pleine nature, entre le Musée Maillol et le Col de Banyuls. Un lieu qu'ici on appelle *Les Écarts*... ce qui n'est pas, on l'aura compris, pour lui déplaire.

Son adaptation, à l'en croire, n'a pas été des plus faciles. Originaire du Val de Loire, elle a éprouvé comme tout exilé, tout réfugié, le sentiment d'être étrangère. D'être l'autre, celle qu'on a « rajoutée ». Pour y répondre peut-être, elle s'est mise à marcher, ses carnets de croquis sous le bras, et a entrepris d'inventorier tout ce qu'elle découvrait de ce pays, les insectes, les plantes, les reinettes au bord de la rivière ou les sardines sur l'étal du poissonnier.

« C'était une stratégie de survie, reconnaît-elle aujourd'hui, un des seuls moyens de prendre greffe ».

La greffe, à en juger par la pertinence et l'éclat de ses peintures, paraît pour le moins réussie.

En découvrant le Sud, elle a découvert également les saisons. Des saisons franches, tranchées, pleines de bruits et de couleurs. L'été y est de feu, l'hiver d'un bleu de givre. Ce qui change tout ici, c'est la lumière, la violence de la lumière.

Littéralement saisie par la saisonnalité du lieu, elle ne tarde pas à se rendre compte qu'il s'accompagne d'un tourisme des plus envahissants qui n'a de cesse de recouvrir la mémoire des lieux... et de les pervertir.

Il en est ainsi de Collioure, la cité des peintres, berceau du fauvisme, transformé au fil des ans en décor en carton pâte pour estivants en mal de pittoresque. Ou d'Argelès-sur-Mer, dont les plages ont servi de geôles aux réfugiés espagnols, devenu aujourd'hui avec sa cinquantaine de campings et ses 15000 emplacements la « Capitale européenne de l'hôtellerie de plein air ».

Sincèrement questionnée par cette évolution, Emmanuelle se met à arpenter en 2012 les plages de Banyuls et croque les Doucheurs (clin d'œil amusé aux Baigneurs de Cézanne et aux fessiers musculeux de Courbet). Les étés suivants, elle se rend à Collioure et s'empare des mangeurs de glace. En 2016, elle quitte la Côte Vermeille, se déplace de quelques kilomètres et entreprend l'exploration des campings et des parcs d'attraction d'Argelès-sur-Mer en rapportant une vision pop, à la limite du constructivisme cher à Fernand Léger, gaie et ludique, mais où toute présence humaine a disparu.

Ces trois grandes périodes dans le travail d'Emmanuelle Jude constituent une étonnante et détonante *Trilogie du littoral* qui, sans trop l'air d'y toucher mais avec acuité, interroge notre époque dans ce qu'elle a de plus intime.

Le corps, nouvel objet de culte, particulièrement durant les vacances où il se dévoile et s'expose, y apparaît sculpté, tatoué, piercé, toujours stylé - chacun s'efforçant d'échapper, en vain, à l'anonymat de la foule.

Les lieux et avec eux leurs monuments, leurs traditions, leurs mémoires, doivent à leur tour être sources de profit et sont condamnés à devenir rentables pour ne pas disparaître pour de bon du paysage.

La futilité, pour ne pas dire la vacuité, de nos occupations est d'autant plus criante que nous vivons une crise écologique sans précédent.

La banquise fond comme glace au soleil et le niveau de la mer ne cesse de monter.

L'eau qui se raréfie est devenu un bien si précieux qu'il commence à être privatisé et sera demain l'enjeu de conflits armés.

D'ailleurs, elle est absente des tableaux où aucune goutte ne coule du pommeau des douches olympiennes...

Il n'y a plus d'eau, on vous dit, ou presque.

L'homme, lui-même, semble avoir disparu à jamais, laissant derrière lui des parcs d'attraction désaffectés et des toboggans tournant à vide dans un ciel sans étoiles.

Si Emmanuelle Jude, peintre, a les pieds dans l'eau, elle n'hésite pas pour autant, comme on le voit, à mettre les pieds dans le plat.

Et à appuyer là où ça fait mal : l'hystérisation de la singularité, la malbouffe et le surpoids, le négligé vestimentaire de l'époque, etc.

Rien n'échappe à son regard interrogateur. Ausculter ce pays est devenue sa façon de l'aimer, et le peindre, sa manière à elle, toute personnelle, de le défendre.

L'ombre a maintenant mangé entièrement la ruelle, la file d'attente devant la vitrine du glacier s'est considérablement réduite et il est temps pour elle de quitter les lieux.

Au retour, ce n'est pas elle qui conduit, mais la vieille mob, qui à force connaît le chemin par cœur, sinuant sans encombres entre les nids-de-poule. Le soleil est plus bas et les vignes encadrées de cyprès se prélassent sur les coteaux dans un clair-obscur doré. Que c'est beau ! On a l'impression d'entrer au paradis.

« Banyuls est un paradis qui épouse mes rêves » ne peut-elle pourtant s'empêcher d'avouer. Car, aussi paradoxal que cela puisse paraître, la question ne cesse de la tarauder : Comment vivre au paradis ?

Peindre. Continuer à peindre, ce qu'elle a fait toute sa vie, depuis toute petite, est la réponse qu'elle a trouvée, la seule qui lui convienne en tout cas.

« Fuir l'épuisement des notions conceptuelles, tenter de peindre et de se maintenir, ce n'est déjà pas si mal » interroge-t-elle, confiante.

Après avoir rangé ses affaires, et mis les batteries de son appareil-photo en charge, elle sort et prend le chemin du col, longeant les murettes jusqu'aux mas des Abeilles. Elle marche tous les jours, plusieurs fois par jour même, elle a besoin de s'épuiser, de retrouver en elle silence et solitude.

Elle prend place au sommet d'un rocher et, écoutant l'écho de la cascade qui dévale à ses pieds, elle attend que le soir tombe. Elle se remémore les *personnages* qu'elle a croisés dans l'après-midi, songe qu'elle ne va pas tarder à pouvoir se mettre au travail, réfléchit aux deux nouvelles séries qu'elle a en tête - *Lignes d'horizon* et *Points d'eau* - et qu'elle espère mener à bien l'an prochain.

D'ici là, il faut passer l'hiver. Elle le passera, comme elle le fait depuis vingt cinq ans, dans son atelier - dans l'*Arche*, comme elle le surnomme - au milieu de ses *Touristes* et de portraits de famille qui témoignent du propre travail de mémoire qu'elle a entrepris ces dernières années afin de composer un récit sur quatre générations.

« C'est le déracinement qui m'a fait replonger dans mes origines» explique-t-elle.

L'été n'est pas loin de fini. Les vacanciers ne vont pas tarder à vider les lieux. Le pays va retrouver sa quiétude... et une forme de déshérence.

La côte est comme une immense maison secondaire que les touristes fermeraient à double tour, l'été fini, abandonnant aux autochtones un double des clés et le soin de l'entretien...

Qu'ils sachent, en retour, que l'été revenu, quand de nouveau ils viendront prendre leurs vacances dans ce beau pays, Emmanuelle Jude les attendra, les pieds dans l'eau peut-être, mais de pied ferme également.

Et les pinceaux à la main.

Didier Goupil
octobre 2019